

## Quand il n'y aura plus de bruit (Un rêve sur la lecture)

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1991). Quand il n'y aura plus de bruit (Un rêve sur la lecture). *Liberté*, 33(1), 44–46.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

## QUAND IL N'Y AURA PLUS DE BRUIT (Un rêve sur la lecture)

Ils étaient quelques-uns réunis dans une grande salle éclairée par une dizaine de lampes réparties dans tous les recoins. Il n'y avait ni tristesse ni joie. Chacun occupait une place et se taisait, tout à sa lecture. De temps à autre, l'un d'eux levait les yeux. Son regard semblait se poser au-delà des objets qui l'entouraient. Il flottait là-bas un temps indéterminé, puis, lentement, presque à regret, revenait à la pièce, à la lampe, au livre où il jetait, pêle-mêle, les images et les sensations que son imagination avait rapportées.

L'heure avançait. Un à un les livres se fermaient avec un claquement sec — le claquoir de bois de la religieuse qui surveillait les corridors d'une école, il y a très longtemps. Voilà qu'ils étaient debout, prêts à partir, s'adressant mutuellement des signes de tête respectueux dans lesquels n'entrait aucune gravité, aucune tristesse. Ils sortaient. La nuit qui était déjà une sorte de matin pour qui savait le voir — un petit vent, le chant d'un oiseau, le premier, lointain — les reprenait.

De temps à autre aussi, l'un d'eux amenait un camarade. D'abord il le présentait à l'assemblée, puis faisait son éloge afin que tous sachent bien qu'ils n'accueillaient pas le premier lecteur venu. Que celui-là était déjà des leurs d'une certaine façon. Qu'il lisait avec délectation, n'écoutant que son bon plaisir. Quand il prenait un livre, il ne le soupesait pas comme on le voyait faire tout le temps aux

collectionneurs ou aux pingres qui comptent le prix de revient de chaque page pour mieux juger du bien-fondé de leur investissement. On l'avait vu freiner sa lecture, retarder le moment où il en aurait fini. Celui-là souffrait à la seule idée de devoir bientôt refermer le livre et de voir s'éteindre le plaisir de la découverte. Il tenait entre ses doigts fébriles les quelques pages qui lui restaient. Il s'agissait de faire durer ces maigres réserves. Il y parvenait toujours, ajoutait l'hôte à l'intention de la petite assemblée, car il savait lire.

Alors le cercle s'élargissait pour le laisser entrer. Le nouveau venu murmurait quelque remerciement que l'on entendait à peine. Ses yeux cherchaient déjà la place qui lui serait assignée. Parce qu'on avait compris sa hâte, on la lui désignait bénévolement. Des pans de son manteau, il sortait un livre.

Là-bas, on pense que le mal vient de ce que trop de gens se mêlent de lire. Lisant avec ostentation, le commun commente chacune de ses lectures à grands éclats de rire et à coups de formules bien envoyées. Les claques dans le dos entre lecteurs sont une chose répugnante et vulgaire. Les lectures sont affichées comme des bagues aux doigts du nouveau riche alors qu'elles devraient être secrètes et silencieuses, selon la voie montrée par saint Jérôme. On a voulu faire de la lecture une fête sans voir qu'il ne s'agissait que d'une foire avec ses baraques pas toujours propres, ses jeux d'adresse et ses femmes à barbe.

Alors quelques-uns d'entre eux, que l'idée de fête n'amusait guère, plus tristes sans doute, se sont enfoncés dans leurs livres comme dans la nuit. Leurs lectures sont des gestes secrets dont il sied mal de parler en public. Comme ils sont peu nombreux, ils se réunissent parfois. *Celui qui est seul, comment aura-t-il chaud?* Leurs lectures sont douces. Ils reçoivent leur plaisir avec humilité.

Ils ne forment pas une secte. Ils sont nos Mystères d'Éleusis. Comme leurs initiés, on les regarde avec un mélange de respect et de méfiance dans lequel entre la pointe

de mépris réservée aux illuminés, qu'ils ne sont pas. Ils ignorent les dialectiques. Ils ne savent même pas parler avec brio de leurs auteurs préférés. Ils sont moins nombreux de jour en jour. C'est là leur force.

La maison est sèche. Je suis sûre que, si j'ouvre la porte, un lézard va courir sur la façade. Antoinette est placide comme la plus belle vache du pré. Elle pose avec bruit la soupière sur la table, histoire de rappeler à l'ordre madame et son amant.

*Must fair women die?*

*I'll not believe it, Death is masculine*

Le jeune homme ouvre les yeux et son amour n'est plus qu'un songe. La poussière est sous les semelles des passants, sur leurs vêtements, sur ses lèvres, et la chaise de fer du Luxembourg, louée pour un sou, est soudain trop inconfortable. Mon petit poète est malheureux, sa belle dame de Provence, sa yeuse des bois est disparue. Mon Polyphile, que ne restais-tu à ton pupitre, à écrire ton article insipide, au lieu de répondre à son appel?

Moi, je partirai un jour. L'autre n'était qu'un pauvre fou qui confondait les plats à barbe et les casques. Moi, je ne me réveillerai jamais sur un gibet, entre deux pendus. Mes histoires ne seront jamais interrompues par l'aube ou l'arrivée des voleurs. Je me battrai. Je serai blessée peut-être. Derrière les grilles en fer forgé, j'épierai les allées et venues du diègue Hervas. J'irai combattre les taureaux de Ségovie, je ferai le siège de Saragosse. Certains livres trempent le caractère, jamais ils ne troublent l'esprit.

Richard Aldington, *Dream in the Luxembourg*;

Miguel de Cervantes, *Don Quichotte*;

*L'Ecclésiaste*;

Jean Potocki, *Histoire d'un manuscrit trouvé à Saragosse*;  
et à bien y penser:

Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*.